

— L'échafaud nous débarrassera des héritiers de Renaud qui nous gênent, qui sont pour nous un obstacle et un danger. . . .

— Que penses-tu faire ?

— Tu le verras, Gaston.

Il passèrent en Suisse.

Montaiglon jugea qu'il y avait double avantage ; leur sécurité plus grande et le moyen de rendre plus efficace l'arme dont il voulait se servir contre Georget et Fanchon.

Les journaux lui avaient appris que M. Pulker, la victime du drame de Beauchamp, était sujet suisse.

Il retrouva à Zurich des membres de cette famille des Pulker. Cela lui suffit.

Sans se faire connaître d'aucun de ceux qui portaient ce nom, Montaiglon imagina l'horrible fable de la liaison de Michaël Pulker et de Fanchon.

Il construisit sur ce thème, en l'étayant de fausses preuves, de prétendus témoignages, un échafaudage perfide d'accusations contre Fanchon.

Il la montra courtisane vénale, ambitieuse, redoutable, expliqua le crime par les raisons développées à l'audience par l'avocat général, explications qui, on l'a vu, sans l'intervention inattendue de Jacques de Beauchamp, faisaient condamner deux innocents.

Ces lettres envoyées, les deux misérables attendaient en Suisse le résultat de leur œuvre d'enfer.

Ils correspondaient avec Mme de Linières, lui recommandant de se tenir prête à venir avec René au Palais des Roses.

A Renaud ils écrivirent qu'ils avaient enfin retrouvé Mme de Linières, la mère adoptive de leur enfant. Celui-ci étant à Paris, ils allaient s'y rendre avec elle.

— Dans quelques jours, mon cher Renaud, ma chère Blanche, écrivait Gaston, vous pourrez embrasser votre enfant ; et moi, moi, je pourrai presser sur mon cœur mon neveu bien-aimé.

Gaston terminait, comme d'habitude, cette missive par une demande de fonds et Renaud lui envoya ce qu'il demandait.

Complètement rassurés, les deux misérables, en apprenant que Fanchon et Georget allaient être jugés par la cour d'assises de Nancy, les deux misérables résolurent d'assister à l'audience, de jouir de leur triomphe, car ils ne doutaient pas de la condamnation de ceux qu'ils haïssaient de toute la force de leur cupidité.

On sait que, considérant, après le réquisitoire de l'avocat général, la condamnation comme certaine, ils quittèrent la salle des assises en se félicitant de leur habileté.

Le lendemain, ils étaient à Paris.

Ils apprirent par les journaux ce qui s'était passé après leur départ : Jacques de Beauchamp s'accusant du meurtre de M. Pulker, disant les raisons de sa haine contre son beau-frère, et prouvant, par des arguments qui semblaient irréfutables, l'innocence des deux jeunes gens.

Montaiglon faillit devenir fou de rage. Gaston fut atterré.

— Nous voilà plus en danger que jamais, dit-il. Que faire ? Je t'en prie, Montaiglon, donne-moi un conseil, je suis hors d'état de réfléchir.

— Il ne faut pas que Georget et Fanchon — qui certainement seront remis en liberté — ils ne faut pas qu'ils revoient Catherine Devoissoud !

— Encore du sang, Montaiglon ?

— Non, inutile, au moins pour l'instant !

— Que veux-tu faire ?

— Empêcher Catherine Devoissoud et ceux qu'elle appelle ses enfants de se rejoindre, de se concerter, répondit Montaiglon.

— Et Renaud, Renaud qui attend que nous lui amenions son fils ! Renaud qui, si nous ne nous hâtons pas d'aller au Palais des Roses, va nous tomber sur le dos !

— Demain soir, Catherine Devoissoud se sera plus à craindre. Le Dr Delort chez qui elle habite est absent, rien de plus facile que de la mettre dans l'impossibilité de nuire.

— Tu m'effraies, Montaiglon. . . .

— Tu me fais pitié, Gaston.

Le lendemain, une dame âgée, à l'air respectable, se présentait à la maison du Dr Delort.

Elle fut reçue par Germain qui lui dit :

— Le docteur est absent, madame.

— Je le sais, je viens de sa part.

— Ah ! que désirez-vous ?

— Parler à Mme Catherine.

La dame respectable entra dans la pièce où se tenait Catherine Devoissoud. La pauvre femme, à peine remise du coup terrible qui l'avait terrassé, les yeux rougis par les larmes, rêvait douloureusement.

Un ouvrage de tricot était posé sur ses genoux. Elle demanda à la visiteuse :

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

— Je suis une amie de la famille de Beauchamp et du bon Dr Delort. C'est lui, ce vénérable ami, qui m'envoie vers vous. . . . Je vous apporte une bonne nouvelle. . . .

— Une bonne nouvelle !. . . Ah ! parlez !

— Oui, mais soyez courageuse, madame Catherine Devoissoud. . . . La joie fait quelquefois autant de mal que le chagrin.

— Oh ! je vous assure que je serai courageuse.

— Eh bien, apprêtez-vous. . . nous partons ensemble. . . .

— Où allons-nous ? . . . Où me conduisez-vous ?

— Auprès de vos enfants, madame Catherine, auprès de vos enfants dont l'innocence est reconnue. . . Le coupable est retrouvé. . . Ils vont être remis en liberté. . . Venez. . . Venez, madame Catherine, venez les presser dans vos bras, venez consoler ces pauvres enfants qui ont tant souffert !

— En liberté ! Mes chers enfants ! Oh ! je le savais bien, moi, qu'ils étaient innocents !

La bonne Catherine fit sa toilette à la hâte, dit quelques mots à Germain et monta dans la voiture qui avait amené la visiteuse.

XXV

Fanchon et Georget sont libres !

Leur joie se voile pourtant de mélancolie, Jacques est retenu prisonnier.

Ses déclarations ont prouvé l'innocence de ses amis ; une nouvelle enquête devra établir s'il a dit vrai en ce qui le concerne.

En sortant de la prison de Nancy, où vont-ils aller ?

La même idée leur est venue à tous deux ; ils se rendront à Beauchamp apporter à la mère de Jacques et de Simone leurs témoignages d'affection.

Une voiture les y conduit. Ils y arrivent. Ils espèrent y trouver le Dr Delort.

Le docteur est retourné à Paris. C'est pour les deux jeunes gens une première déception.

Une douleur plus grande les attend : Mme de Beauchamp refuse de les recevoir.

Affolée par la maladie de sa fille, par l'emprisonnement de son fils, Mme de Beauchamp, dans la fièvre qui la brûle, le désespoir qui l'accable, attribue à Fanchon et à Georget les malheurs qui sont venus fondre sur elle.

Elle se souvient et répète dans une sorte de délire les paroles prononcées jadis par Fanchon : " Nous portons malheur à ceux qui nous protègent."

Le cœur gonflé de larmes, Fanchon et Georget s'éloignent de Beauchamp. Ils vont retourner à Paris auprès de leur mère Catherine, de leur bon ami M. Delort.

Auprès d'eux, ils pourront pleurer, dire leurs souffrances ; ils finiront par oublier les cruelles épreuves qu'ils viennent de subir. . .

Ils pourront parler de Jacques, de Simone. . . Mme de Beauchamp reconnaîtra un jour que la douleur l'a égarée, l'a rendue injuste, cruelle, elle si bonne !

Elle a tant souffert qu'il faut lui pardonner la dureté qu'elle vient de leur témoigner.

A Paris, ils ne trouvent ni leur mère Catherine, ni M. Delort.

Catherine Devoissoud a disparu. Une inconnue est venue, se disant envoyée par le docteur, chercher la pauvre femme.

On ne sait ce qu'elle est devenue.

M. Delort, revenu chez lui, a appris cet incompréhensible événement. Il s'est rendu à la préfecture de police. Des recherches sont commencées pour retrouver la pauvre Catherine. M. Delort a voulu accompagner les agents.

Germain donne à Georget et à Fanchon ces mauvaises nouvelles.

— Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous devenir ? s'écria Fanchon.

L'idée lui vint d'aller trouver Montrésor, le directeur du Concert-Français qui lui a témoigné autrefois de l'amitié. Elle le sait de bon conseil.

— Viens, Georget, viens, dit-elle.

Elle l'entraîne au Concert-Français, entre avec lui dans le cabinet du directeur.

— Ne te déssole pas, mon enfant, dit le gros homme. Tu as assez de talent pour n'avoir besoin de personne. . . Je vais te donner le moyen de gagner une fortune !

— Oh ! ne rien devoir qu'à mon travail !

— Écoute-moi, reprend Montrésor. Un Américain, William Fordson, cherche des étoiles de Paris. Il te couvrira de dollars si tu veux partir en Amérique.